6
12-f

12 f. 95.

6-12.f25

VII . J. 3.

ORAISON FUNEBRE DE MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN DE FRANCE,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Prononcée dans l'Eglise Nationale de S. Loüis le 18. de Septembre 1711. en presence du Sacré College

Par le Pere DAUBENTON *de la Compagnie de* JESUS.

A ROME, Chez PAUL KOMAREK 1712.
Avec permission des Superieurs.

Ex libris Rec. ... M. M. ... et ... Pauli de Turbe 1858

MICHAEL ANGELUS TAMBURINUS

Præpoſitus Generalis Societatis JESU.

CUm Orationem, cui titulus eſt : *Oraiſon Funebre de tres-Haut, tres-Puiſſant, & Excellent Prince, Monſeigneur Loüis Dauphin de France*, in ſolemni Funere ejuſdem Sereniſſimi Principis à P. Guillelmo Daubenton noſtræ Societatis Sacerdote dictam, aliquot ejuſdem Societatis Theologi recognoverint, & in lucem edi poſſe probaverint; facultatem facimus, ut typis mandetur, ſi iis ad quos pertinet, ita videbitur. Cujus rei gratiâ has Literas manu noſtra ſubſcriptas, & ſigillo noſtro munitas dedimus. Romæ 16. Decembris 1711.

Michaël Angelus Tamburinus.

IMPRIMATUR,
Si videbitur Reverendiſſimo Patri Magiſtro Sacri Palatii Apoſtolici.

Dominicus de Zaulis Archiepiſcopus Theodoſiæ, Viceſgerens.

APPROBATIO.

EX commiſſione Reverendiſs. Patris Gregorii Selleri Magiſtri Sacri Palatii Apoſtolici Funebrem legi Orationem, cui titulus eſt: *Oraiſon Funebre de tres-Haut, tres-Puiſſant, & Excellent Prince, Monſeigneur Loüis Dauphin de France*, à Rev. adm. Patre Guillelmo Daubenton Societatis Jeſu Gallico idiomate compoſitam; in qua reperi omnia, nedum Catholicæ Fidei conſona, ſed & veritati narratorum omninò conſentanea, diſertoque, ac erudito Oratore planè digna: unde eam cenſui luce digniſſimam. Romæ in Conventu S. Mariæ Tranſpontinæ die 19. Decembris 1714.

Fr. Bertoldus Craſſous Carmelita, Doctor Theologus, & Aſſiſtens generalis Galliæ.

IMPRIMATUR,
Fr. Gregorius Selleri Ordinis Prædicatorum, Sacri Palatii Apoſtolici Magiſter.

BIBLIOTECA
ROMA
VITTORIO EMANUEL

ORAISON FUNEBRE
DE
MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

Erat Vir mitiſſimus ſuper omnes Homines ....
dilectus Deo, & Hominibus.

Il étoit le meilleur & le plus doux de tous les Hommes..... cheri de Dieu & aimé des Hommes. Au Livre des Nombres chap. 12. v. 5. & au Livre de l'Eccleſiaſtique chap. 45. v. 1.

PRINCES EMINENTISSIMES,

ON n'a jamais mieux reconnu combien l'éloge, que l'Ecri-

ture donne au ſaint Legislateur des Juifs, convenoit au Prince, que nous pleurons, que dans la douleur publique, qui a éclaté à ſa mort : tems où les Eſprits degagez de toute contrainte, ſe vengent, pour ainſi dire, de celle où le reſpect les a pû retenir. On n'a entendu de toutes parts, que des regrets, chacun ſe rapellant ce caractere de bonté, qui par une eſpece de charme attira tous les cœurs, & ſembla meriter celuy de Dieu même. Qui ne s'eſt écrié avec Iſraël ! Comment a été enlevé aux vœux des Peuples ce Prince, en qui le Roy mettoit ſa joye, les Grands leur appuy, le Peuple ſes plus cheres eſperances ? Les François à l'envi ont celebré ſa memoire par de ſuperbes Funerailles ; juſques dans cette Capitale du Monde Chrêtien, de genereux, &

fidelles Sujets ſignalent aujourd'huy leur zele par l'éclat de cet appareil, auſſi ingenieux, que magnifique. Un grand Cardinal, non moins aimable par ſa bonté, que reſpectable par ſa naiſſance, & par ſa dignité, a ſouhaité que j'accompagnaſſe cette pieuſe, & éclatante Ceremonie de l'Eloge du Prince; & je me fais un honneur, auſſi bien qu'un devoir, d'obeïr à un ordre ſi juſte.

Monſeigneur le Cardinal de la Tremoille.

C'eſt peu, que les François, dont ce Prince étoit les Delices, ayent marqué par un deüil general, à quel point ils reſſentoient avec leur Roy cette perte; les Etrangers en ont paru touchez juſqu'aux larmes; la premiere, & la plus auguſte, comme la plus ſainte, & la plus venerable Compagnie du Monde Chrêtien veut bien honorer, & conſacrer au-

Le Sacré College.

jourdh'huy par ſa preſence la pompe de ſes Funerailles. Le Saint & ſçavant Pontife, qui gouverne l'Egliſe avec autant de ſageſſe, que de zele, non ſeulement l'a jugé digne de ſes regrets, mais l'a mis au deſſus de toute loüange par l'Eloge qu'il en a fait, accompagné de ces graces vives & touchantes qui ſaiſiſſent les cœurs, & qui font douter en entendant ſes éloquentes Homelies, ſi c'eſt CLEMENT XI. ou S. Leon qui parle. Tous, juſqu'aux Ennemis du nom François, ont aimé le Dauphin de France, pourquoy? Parce qu'il a été comme Moyſe le meilleur & le plus doux de tous les Hommes: *Vir mitiſſimus ſuper omnes Homines*: & que par là il a merité, comme luy, d'être cheri de Dieu, & aimé des Hommes: *Dilectus Deo & Hominibus.*

Le Pape fit l'Eloge de Monſeigneur dans le Conſiſtoire.

Quelle conſolation pour moi dans le triſte miniſtere dont je ſuis chargé, de trouver parmi vous une prévention ſi generale, ſi juſtement établie en faveur de ce grand Prince, & de pouvoir en même tems preſumer pour l'honneur de la ſainte parole, que la bonté, qui a fait ſon caractere, l'a rendu auſſi agreable aux yeux de Dieu, qu'à ceux des Hommes. Loin de nôtre Heros tout ce qui ne ſert, qu'à inſpirer de la crainte; il fut de ces Ames privilegiées, qui ne ſemblent nées, que pour gagner les cœurs: la bonté de ſon cœur à l'égard des Hommes, luy a attiré leur amour: ce ſera le ſujet de la premiere Partie de ce Diſcours: la bonté de ſon cœur à l'égard de Dieu, luy a attiré ſes faveurs; ce ſera le ſujet de la ſeconde. L'un & l'autre luy a merité,

comme au Chef du Peuple de Dieu, le glorieux tître du meilleur & du plus doux de tous les Princes. Il fut aimé des Hommes, il fut cheri de Dieu. Voilà en peu de mots l'éloge, auſſi bien que le propre caractere de tres-Haut, & tres-Puiſſant Prince MONSEIGNEUR LOÜIS DAUPHIN DE FRANCE, Fils unique de LOÜIS LE GRAND : éloge que le cours de ſa vie va juſtifier, & qui ne ſervira pas moins à vôtre inſtruction, qu'à ſa gloire.

I. Point. Dieu, qui a imprimé dans tous les Eſprits une idée plus ou moins vive de ſes perfections, à deſſein de s'en faire adorer, ne s'eſt peint par aucun trait plus diſtinctif, que par ſa bonté bienfaiſante. C'eſt en quoy s'accordent les Ecrits des ſages Payens, avec ceux des ſaints Prophetes. Comme la perfe-

ction des Princes qui tiennent ici bas la place de Dieu, conſiſte à exprimer en eux ſes principaux attributs, il s'enſuit, que plus ils font briller en eux de ces qualitez aimables, qui attirent l'amour, & la confiance, plus ils approchent de cet être ſouverain, dont la nature eſt la bonté. Or dans quel Prince vit-on jamais mieux, que dans celuy que nous regrettons, cet aſſemblage de qualitez aimables, qui font regner ſur les cœurs?

Il reçût en naiſſant, comme Salomon, *une Ame bonne*, qui le porta toûjours à faire du bien, & à ne donner d'autres bornes à ſon inclination bienfaiſante, que celle de ſon pouvoir. Une charmante douceur répanduë dans tout ſon air, dans ſes yeux, dans ſes paroles, tempéroit ſi bien l'éclat de ſa *Sap.* 8. 19.

Majeſté, & rendoit ſon abord ſi gracieux, qu'on ſe ſentoit, en l'approchant, beaucoup plus attiré par la confiance, que retenu par la crainte : tout le plan de ſa conduite a répondu à des dehors ſi prevenans ; & la voix publique, qui eſt ordinairement celle de Dieu, s'eſt accordée à reconnoître en luy tous les genres de bonté, dont ſe ſont formez les Heros, que l'Antiquité idolâtre a adoré ; le bon Fils, & le bon Sujet ; le bon Pere, & le bon Maître ; le bon General, & le bon Prince : differentes eſpeces de bonté, qui l'ont rendu, comme Moyſe, cher & venerable aux Rois de la Terre: *Glorificavit illum in conſpectu Regum* ; redoutable aux Ennemis de l'Etat : *Magnificavit eum in timore Inimicorum* ; aimable à toute la France, où ſa memoire ſe-

Eccl.45.3.

ra en benediction éternelle : *Cujus memoria in benedictione eſt.*

Et premierement, que MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ſe ſoit montré bon Fils & bon Sujet, c'eſt ce que la notoriété du fait rend inconteſtable, & dont l'Europe entiere eſt témoin. En effet, qui pratiqua plus litteralement l'ordre de Dieu gravé dans les cœurs, & ſur la Table de la Loy, d'honorer ſon Pere, ou d'être ſoûmis à ſon Roy ? Toûjours occupé du deſir de plaire à ſon Auguſte Pere & Seigneur, il parvint à luy faire aimer juſqu'à l'âge de quarante-neuf ans les noms de Fils & d'Heritier Preſomptif de la Couronne ; paroiſſant toûjours plus uni à LOÜIS LE GRAND par les liens de l'affection, que par ceux du ſang, il écarta ſi ſagement tout ſujet de défiance, qu'on n'en vit

jamais s'élever les moindres nuages: en ſorte que comme les longues années du Pere ne furent jamais odieuſes au Fils, la préſence du Fils ne fut jamais incommode au Pere. Que dis-je? Furent-ils jamais penetrez l'un & l'autre d'une joye plus vive, que lors qu'ils goûtoient dans leurs tendres embraſſements les douceurs de leur amour mutuel?

Comme la dépendance de MONSEIGNEUR étoit auſſi volontaire que neceſſaire, qu'elle naiſſoit encore plus de ſon inclination & de ſon eſtime, que de ſon devoir; quelle attention n'eut-il pas à reverer dans le Roy ce caractere d'autorité que Dieu y a imprimé? Il ne ſembloit toucher de ſi prés le Trône, que pour montrer aux Courtiſans, & au Peuple la ſuperiorité du pouvoir

& des qualitez du Monarque; ſi reſpectueux, & ſi compoſé devant luy, qu'il étoit aux uns & aux autres un Modéle accompli du reſpect, & de l'obéïſſance qui luy ſont dûs. En quoy on ne ſçait qu'admirer le plus, ou l'élevation du Pere, qui à meſure qu'on l'approche de plus prés, fait mieux ſentir l'aſcendant de ſon merite, ou l'heureux naturel du Fils, qui ſçût ſe faire un plaiſir de la plus longue, & la plus ponctuelle dépendance, plus content du merite d'obéïr, que de la gloire de commander. Il ne refuſoit pas de préſenter devant le Trône du Roy les larmes de ceux, qui recouroient à luy; mais il s'en tenoit là, ſenſible aux graces, approuvant le refus. Juſqu'à la tête de nos Armées il ne ſe regloit, que ſur les ordres du

Roy ; s'il enlevoit des Villes à l'Empire, s'il faiſoit fuir les Troupes ennemies devant luy, il verifioit dans tous ſes exploits cét oracle de Salomon : *Vir obediens loquetur victorias.*

Prov. 21, 28.

L'impatience de regner, qui a étoufé en tant de Princes les ſentimens de la nature, cette paſſion fatale à tant d'Etats, ne fut connûë au Dauphin, que par les funeſtes exemples que l'Hiſtoire nous en fournit. Bien plus, dans les momens affreux, où le Ciel pour nous éprouver, ou pour nous punir, ſembloit menacer une tête auſſi chere, que celle du Roy, ne le vit-on pas conſterné du danger, qui luy preſentoit la plus belle Couronne du Monde, ſouhaiter, comme le moindre Sujet, ſans aucun retour ſur ſes interêts, de racheter la vie du

du Prince au prix de la ſienne? Ouy, il pût dire alors de la vie du Roy, ce que Salomon diſoit de la ſageſſe, qu'il l'avoit préferée aux Royaumes, & aux Trônes: *Præpoſui illam Regnis, & Sedibus.* *Sap.7.8.*

Qu'il eſt difficile, quand on eſt né pour la premiere place, de ſe contenir dans la ſeconde, & de ne pas croire au deſſous de ſoy toute autre place, que le Trône! Je me ſens comme enlevé par le tranſport de mon admiration; qu'un jeune Prince de vingt-ſix ans, deſtiné au premier Trône du Monde, ſe voye ſur le point d'y monter, par la ſituation naturelle, où il ſe trouve, ſans intrigue, ſans violence, ſans crime, & qu'il y ſoit inſenſible; qu'il ait même horreur d'y penſer; que ſes vœux les plus ardens ſoient, qu'au préjudice de ſon élevation,

le Roy regne juſqu'à l'extreme vieilleſſe ; que la ſeule idée de luy ſurvivre le jette dans une triſteſſe demeſurée ; que les moindres perils du Roy ſoient des playes mortelles pour luy, juſqu'à dire ſouvent, que toutes les Couronnes du Monde ne pourroient le conſoler de la perte d'un ſi bon Pere : les Annales de tous les tems nous fourniroient-elles un ſeul exemple d'un deſintereſſement ſi noble, d'un amour filial ſi genereux & ſi pur ?

Auſſi par un heureux retour, quelle fut la tendreſſe du Pere pour ce cher Fils ? Il traita toûjours familierement, & tendrement avec luy, comme avec le plus ſûr, & le plus ſolide Ami ; & cela pendant une ſi longue ſuite d'années, ſans le moindre refroidiſſement dans leur amitié. Il ne fallut jamais,

ainſi qu'il arrive ſi ſouvent entre les Princes, reconcilier le Pere avec le Fils, appaiſer les défiances de l'un, faire des apologies en faveur de l'autre. Quel charme pour un Pere tendre & paſſionné, de trouver un Fils ſi fidelle, & ſi conſtant à répondre à ſa tendreſſe? Auſſi le Roy aſſura-t-il ſouvent, que ce Fils étoit le preſent le plus pretieux, qu'il eut jamais reçû du Ciel. *La plus douce conſolation de ma vie*, dit-il un jour au Confident de ſes plus intimes penſées, *eſt de ſçavoir, que rien n'égale l'amour, que mon Fils a pour moy, & que mon Fils eſt perſuadé, que rien n'égale celuy que j'ay pour luy.* Qu'il eſt peu de Peres, mais ſur tout qu'il eſt peu de Princes, qui en pûſſent dire autant? Une amitié ſi tendre, & ſi conſtante entre un Roy, & un Fils

ſon Heritier, a été la merveille de nos jours, ç'a été le bonheur du Roy, ce ſera à jamais la gloire du Dauphin. Pour cela ſeul la prophane Antiquité luy auroit érigé des Statuës, pour conſacrer l'amour filial, dont il a laiſſé au Monde un ſi rare, & ſi heroïque exemple.

J'ay dit, que ç'a été le bonheur du Roy, & que ce ſera à jamais la gloire du Dauphin; car obſervez, je vous prie, avec moy deux circonſtances, qui rehauſſent infiniment le merite de l'obéïſſance de MONSEIGNEUR: l'une, que preſque toute l'Europe toûjours jalouſe de la grandeur du Roy, & toûjours conjurée contre luy, n'a rien oublié, pour offuſquer la gloire de ſon Regne; l'autre, que l'Hereſie pouſſée à bout par le zele de ce religieux Monarque, a fait trop ſouvent ſen-

tir le penchant furieux, qu'elle avoit à la revolte. Si donc la ligue, & l'Hereſie unies de ſentimens, & d'interêts, euſſent trouvé un Dauphin de France inquiet, ou ambitieux, dans quel abîme de malheurs, France ma chere Patrie, n'aurois-tu pas été précipitée? de triomphante & de tranquille que tu as toûjours été ſous un Roy victorieux, & ſous un Dauphin pacifique, ne t'aurions-nous point vû déchirée juſques dans tes entrailles par des diviſions inteſtines, & livrée en proye au dehors à la jalouſe fureur de tes Ennemis? Ici, Meſſieurs, qu'eſtimerez-vous davantage dans MONSEIGNEUR, ce qu'il a fait, ou ce qu'il n'a pas fait, & qu'il auroit pû faire, s'il eût été moins moderé? C'eſt ainſi, que les qualitez de Fils unique de Roy, & de

premier de ſes Sujets ſe trouvant confonduës dans ſa Perſonne, il ſçût toûjours unir le reſpect du Sujet le plus ſoûmis, avec l'amour du Fils le plus tendre.

L'exemple qu'il a donné de ſon amour paternel pour les Princes ſes Enfans, ne merite pas moins vôtre admiration : amour deſintereſſé, qui luy fit ceder tant de Couronnes en faveur de ſon ſecond Fils le Roy d'Eſpagne. *Je ſerai ravi*, dit-il, renonçant à ſes prétentions en faveur de Philippe V. *de pouvoir dire toute ma vie : Le Roy mon Pere, le Roy mon Fils.* Qu'il y a de grandeur, & de nobleſſe dans ce ſentiment! Qu'il eſt digne du cœur du Dauphin! C'eſt-à-dire, que ſe trouvant comme Fils & Pere de Roy entre deux Trônes, il ſe fera toute ſa vie une joye d'être privé de l'un

en faveur de ſon Pere, & de ſacrifier l'autre en faveur de ſon Fils, content pour l'amour de tous les deux de vivre & de mourir dans la dépendance. Quel deſintereſſement!

Amour courageux! Avec quelle fermeté, & quelle conſtance a-t-il ſoutenu les interêts du Roy Catholique? Il en vit le Trône ébranlé, & ce cher Fils deux fois fugitif, errant dans ſes propres Etats, ne trouver d'azile que dans la fidelité des genereux Caſtillans; fidelité, qui jointe à tant d'autres qualitez heroïques de cette noble Nation, ſera l'admiration des Siecles à venir. Ainſi le Seigneur éprouva le Pere & le Fils: mais il ne les abandonna pas dans l'épreuve, & il ſoûtint toûjours leur courage dans les plus grandes diſgra-

ces. Par une merveille, qui ne peut étre attribuée qu'au trés-Haut, le Roy d'Eſpagne repara ſes pertes, & MONSEIGNEUR fut l'Inſtrument principal, que le Ciel employa pour le relever. En effet il n'a jamais manqué à ce Prince dans ſes malheurs; & tenant indiſſolublement unis les deux Rois entr'eux, il a par cette conſtante union affermi pour toûjours le Trône de ſon Fils. Ne puis-je donc pas à juſte tître luy attribuer l'éloge, que le S. Eſprit donne à Moyſe, que la bonté de ſon cœur l'a rendu cher & venerable aux Rois de la Terre? *Glorificavit illum in conſpectu Regum*.

J'ajoute, qu'elle l'a rendu comme Moyſe redoutable aux Ennemis de l'Etat: *Magnificavit eum in timore Inimicorum*; l'Allemagne & la France en rendront un témoi-

gnage éclatant : l'Empire le vit porter d'abord la deſolation juſques dans ſon ſein ; la Flandre enſuite l'admira, lors qu'il fit échoüer les deſſeins d'un Prince, l'ame & l'Idole de la Ligue, &, ce ſembloit, la terreur de nos Armes. Mais d'où venoit cét aſcendant du Dauphin dans la guerre ? C'eſt que nos Soldats ne pouvoient reſiſter aux attraits d'un Prince, qui tout vaillant qu'il étoit, ſe piquoit plus d'étre moderé, & compatiſſant, que courageux, d'étre leur Pere, plûtôt que leur Maître & leur General. C'eſt que chacun s'intereſſoit aux ſuccez de ſes deſſeins, comme ſi ſon bonheur & ſa vie y euſſent été attachez. Ordonnoit-il une attaque ? Tous emportez par l'ardeur de plaire & d'obéïr à un ſi bon Prince, marchoient avec une allegreſſe & une

confiance qui répondoient de la victoire.

La douceur n'eſt point incompatible avec la valeur : elle n'éteignit ni ne ralentit jamais l'ardeur guerriere du Dauphin. Il fut tel, que S. Ambroiſe dépeint le plus vaillant, comme le plus ſaint des Rois, auſſi brave dans le combat, que doux dans le commandement : *Fortis in prælio, manſuetus in imperio.* Le Dauphin fut doux & humain dans le commerce de la vie civile : mais paroiſſoit-il à la téte de nos Armées ? d'un Prince doux & paiſible, il s'en formoit tout-à-coup par une eſpece de prodige, un General vif, ardent, actif, fier, né pour la guerre. Il fut doux & humain, mais ferme & intrepide, s'expoſant aux plus grands hazards avec une fermeté, qui étonnoit, &

Lib. 2. de Offic. c. 7.

faiſoit trembler les plus vieux Capitaines : de telle ſorte, que le Maréchal de Duras, à qui le Roy avoit confié la Perſonne du Dauphin, ſe croyant reſponſable au Roy & à l'Etat de la vie de ce Prince, fut contraint de luy remontrer avec force, qu'il ne devoit pas prodiguer ainſi ſa vie, luy qui ménageoit avec tant de bonté celle des autres ; & le Maréchal de Vauban ajouta avec une eſpece d'indignation, qu'en expoſant ainſi ſa vie, il faiſoit bien voir, qu'il n'étoit pas plus ſage que ſon Pere, & que cét excés de valeur étoit la ſeule choſe, qu'il ne devoit pas imiter en luy.

Le Dauphin fut doux & humain, mais promt & rapide, laborieux & infatigable dans l'action. On le vit devant Philisbourg agir ſans relâche, obſerver & regler tout

luy-même, toûjours à cheval, viſiter chaque jour le Camp, la tranchée, les poſtes les plus expoſez, & ne retourner qu'à la nuit dans ſa tente, percé de pluyes, ou couvert de ſueur & de pouſſiere.

Il fut doux, humain, tranquille; mais bien loin, que cette tranquillité énervât ſon courage, rien n'en marquoit mieux l'heroïque intrepidité, que cette tranquillité même, qu'il conſerva entiere au milieu des plus affreux dangers, eſſuyant de ſang froid le plus grand feu, même de la mouſqueterie, & voyant avec un flegme étonnant le carnage qui ſe faiſoit autour de luy. Il dût à ces exemples de valeur le glorieux & immortel ſurnom de Loüis le Hardi, que le Soldat par une eſpece de tranſport luy donna d'une voix unanime.

Mais ce qui diſtingua ſingulierement ce Prince à la téte des Armées, c'eſt qu'il parut aimable juſques dans les horreurs de la guerre; c'eſt que non content de partager avec les Soldats les fatigues & les dangers, il ne ſe laſſa jamais d'entrer dans le détail de leurs beſoins, penſant à tout, pourvoyant à tout, & n'oubliant rien, que ſon repos, & le ſoin de ſa vie; c'eſt qu'il fut continuellement appliqué, non ſeulement à adoucir le travail & l'ennuy par des diſcours pleins de bonté, mais à conſoler par ſes immenſes liberalitez les Malades & les Bleſſez; c'eſt qu'il étendit ſes ſoins & ſes largeſſes juſqu'aux Ennemis bleſſez & priſonniers; c'eſt qu'on le vit, plein d'humanité, gemir ſur les ravages, que la guerre entraîne aprés ſoy; c'eſt qu'il ne ſe permit

jamais d'autre fruit de ſes Campagnes glorieuſes, que d'en dépoſer les lauriers entre les mains du Roy.

Sa valeur, ainſi ſoûtenuë par des marques continuelles de bonté, le rendoit invincible ; auſſi ſurmonta-t-il tout par ſon courage, & par l'amour que les Soldats luy portoient. Malgré les pluyes exceſſives & le froid d'une ſaiſon rigoureuſe, Philisbourg, Frankendal, Manheim, quelles Places ! ſuccomberent ſous ſes premiers coups. Il n'eut qu'à ſe montrer devant Spire, Wormes, Openheim, pour les reduire à l'obéïſſance. Toutes les Places depuis Tréves juſqu'à Mayence, Heidelberg, Hailbron, Stutgard, des Provinces entieres ſubirent le joug, ou attirées par ſa bonté, ou ſoûmiſes par ſa valeur.

Mais rien ne fit mieux voir ce

que peut un General aimé des Troupes, que cette marche forcée, qui enleva en un jour au plus artificieux General des Ennemis les avantages qu'il s'étoit preparé par de longues meditations, & qu'on avoit déja annoncez à toute l'Europe. Une marche ſi hardie & ſi peu attenduë le déconcerta, & luy fit ſentir l'aſcendant, que donnoit à nôtre Prince ſur ſes Ennemis l'amour & la confiance des Soldats: *Magnificavit eum in timore Inimicorum.*

Tel a été le Dauphin de France à la téte des Armées: mais c'eſt ſur tout à la Cour & dans ſa Famille, qu'il a eu le tems de déplier tous les treſors de ſon ame, & de montrer la bonté de ſon cœur toute entiere; que ſuivant à la lettre le conſeil de l'Apôtre, il a paru aimable

de toute maniere, & bienfaiſant
*Tit.*3. 2. envers tous : *Omnem oſtendentes manſuetudinem ad omnes Homines.* Aimable de toute maniere: *Omnem oſtendentes manſuetudinem.* Aimable dans ſon abord, dans ſes regards, dans ſes paroles, dans ſes actions : de ſorte qu'il ſembloit n'étre fait que pour plaire, & pour ſe rendre maître des cœurs. Aimable par les graces continüelles qu'il faiſoit, encore plus par la maniere agreable de les faire. Aimable juſques dans ſes refus, dont il adouciſſoit l'amertume par les témoignages de la plus tendre bienveillance.

Bienfaiſant envers tous : *ad omnes Homines* : mais ſur tout envers ſes Domeſtiques. Quel rang plus élevé, qne celuy, où Dieu l'avoit fait naître ? Il ne voyoit au

deſ-

deſſus de luy qu'un Maître, encore étoit-ce un Pere, & le plus tendre, qui fut jamais. Tout le reſte plioit ſous luy, & s'empreſſoit d'aller au-devant de ſes deſirs. Cependant fut-il de ces Maîtres durs, dont le ſervice eſt une eſpece d'eſclavage? Maîtres qu'on ſert par neceſſité, & qu'on perd ſans regret, toûjours promts à s'irriter ou à punir, autant que lents à recompenſer, qui croyent faire grace à ceux, dont ils daignent accepter les ſervices. Le Dauphin au contraire attiroit bien plus la confiance de ceux qui le ſervoient, qu'il ne leur inſpiroit de frayeur. Un fonds d'humanité le rendoit acceſſible à tous, & luy faiſoit diſſimuler ou excuſer leurs defauts. Il ne s'étudioit qu'à temperer par des manieres douces & honnêtes, ce que l'autorité a d'odieux,

& il ſçût donner des charmes à la dépendance, hors de là ſi rude & ſi penible. Qui pût jamais ſe plaindre de l'inegalité de ſon humeur, d'une parole un peu bruſque, ou du moindre trait d'impatience, qui luy fût échapé? Parlez ici, Domeſtiques deſolez, dont les regrets ont éclaté en des termes ſi touchans. Il eſt vrai, que l'eſtime, & le reſpect ſoûtenoient vôtre devoir: mais ſans ce fonds de bonté, dont Dieu remplit ce Prince, n'auriez-vous eſſuïé ni dégouts, ni dédains de ſa part? Dites, ſi jamais aucun Maître ſçût prevenir & combler comme luy de ſes dons & de ſes graces non ſeulement les demandes, mais les deſirs même des Siens.

Bienfaiſant envers tous: mais ſur tout envers ſes Amis. Que n'ay-je le tems de vous repreſenter ici

par quels ſoins & par quelles careſſes il faiſoit goûter à ſes Amis dans la delicieuſe Maiſon de Meudon, & goûtoit luy-même les doux charmes d'une honnête ſocieté, facile envers tous, n'exigeant ni attention importune, ni complaiſance baſſe ? Jamais Prince ne fut plus ſecret, plus genereux, plus fidele, plus commode dans ſes amitiez. Auſſi jamais Prince n'eut tant d'Amis, ni de plus ſinceres que luy.

Bienfaiſant envers tous: mais ſur tout envers les Malheureux. Qu'on me montre l'Infortuné, que ce bon Prince ait refuſé d'écouter, ou de ſecourir ? Il ſentoit un attrait particulier, non ſeulement à proteger & à ſoûtenir la vertu malheureuſe, mais à luy fournir les moyens de vaincre ou de reparer ſes malheurs.

Bienfaiſant envers tous : mais ſur tout envers le Peuple, dont il fut toûjours le Pere. Vit-on jamais en luy, comme dans la plûpart des Grands, ou cette froide indifference, ou cette hauteur, & cette fierté dédaigneuſe, qui rebute les Petits ? Les Hommes du plus bas rang ſe ſentoient penetrez de reſpect en luy parlant, mais jamais embaraſſez de celuy qu'ils luy rendoient. Il les recevoit avec affabilité ; il les écoutoit avec bonté ; il leur répondoit avec douceur : & tout cela ne luy coûtoit ni violence ni effort. Ses airs careſſans & populaires n'avoient en luy rien d'étranger & d'emprunté ; ils venoient, non d'un eſprit politique, mais d'un cœur de Pere, qui ſans art & ſans étude ſe produiſoit naturellement. En un mot le penchant dominant de ce

Prince fut d'aimer les Hommes, & de ne s'appliquer, qu'à les rendre heureux.

Que s'il fut ſenſible au plaiſir d'être aimé, il eut tout lieu d'être ſatisfait; car s'il aima les Hommes, il en fut aimé; ou plûtôt, il en fut adoré: *Cujus memoria in benedictione eſt.* Malgré les diviſions, qui agitent & qui partagent ordinairement la Cour, il ſçût ſe conſerver l'attachement de tous les partis, quoy qu'oppoſez entr'eux, gardant à l'exemple de David la paix avec les Ennemis de la paix, & les forçant malgré eux, par ſa bonté, à l'aimer: *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* *Pſ.* 119. 7.

Dans toute la France on ne parloit, qu'avec épanchement de cœur des qualitez aimables du Dauphin. Le nom ſeul de MONSEIGNEUR, ce

nom ſi venerable & ſi doux attendriſſoit les cœurs. Sa preſence réjoüiſſoit également & la Ville & la Cour. Se faiſoit-il voir à la Capitale du Royaume ? ſa grandeur étoit bien mieux marquée par les acclamations, & les cris d'allegreſſe, que par la foule des Officiers, qui l'environnoient. Chacun s'empreſſoit pour le voir ; & en le voyant on pleuroit par un excés de joye mêlé de tendreſſe. Chacun s'intereſſoit à ſa vie, & faiſoit des vœux au Ciel pour ſa conſervation. Chacun ſouhaitoit aux dépens de ſes propres jours, de prolonger les jours du plus aimable des Princes.

Quel plaiſir plus touchant, que de s'entendre nommer par un million d'Hommes le Pere du Peuple, l'amour des Sujets, les delices du Royaume, les plus douces eſperan-

ces de toute la Nation? ça été, pour me ſervir des termes d'un Ancien, le propre caractere de vôtre gloire, aimable Prince, d'avoir été le Pere du Peuple par vôtre amour, avant que de le devenir par vôtre Dignité: *Tibi omnium ſoli contigit, ut Pater Patriæ eſſes, antequàm fieres*: & d'avoir été d'autant plus élevé au-deſſus des autres Hommes, que vous les avez ſurpaſſé tous en humanité: *Hoc tu tantùm cæteris major, quò melior.* *Plin.*

La crainte de le perdre égaloit la joye, qu'on avoit de le poſſeder. Lors qu'il fut, il y a quelques années, frapé de ce coup ſubit, qui allarma ſi fort la France, qui ne fut conſterné, comme s'il eut craint pour la vie de ſon propre Pere? Au premier avis du danger où il étoit, tout Paris, juſqu'au plus bas Peu-

ple, accourut en foule à Meudon; on vit dans un moment cette ample & magnifique Maiſon pleine d'Hommes de tout âge & de toute condition, qui n'expliquoient leur douleur, que par leurs larmes & par leurs ſanglots; & quand nous l'avons perdu, ce cher & aimable Prince que nous pleurons, & que les derniers de nos Neveux pleureront encore, la deſolation n'a-t-elle pas été univerſelle, & le deüil ſans meſure? Meudon, ce charmant ſejour, devint alors un Theatre d'horreur. On n'y entendit que cris lugubres, que gemiſſemens lamentables. On ne vit à la Cour, à Paris, dans tout le Royaume, que triſtes & funeſtes témoignages de la conſternation publique, & jamais ne fut plus exactement verifié cét oracle du Prophete: *Le Roy pleurera*,

les Princes ſeront deſolez, & les mains tomberont au Peuple de douleur & d'étonnement: Rex lugebit, & Princeps induetur mœrore, & manus Populi Terræ conturbabuntur. Heureux & mille fois heureux le bon & aimable Prince, qui a aimé les Hommes, & qui en a été aimé: *Mitiſſimus ſuper omnes Homines, dilectus Hominibus*: mais encore plus heureux le bon & pieux Prince, qui a aimé Dieu, & qui en a été aimé! *Dilectus Deo.* C'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

Si le Prince, dont je pourſuis l'Eloge, eut pour les Hommes un cœur de Pere, il n'eſt pas moins vrai, qu'il eut pour Dieu un cœur de Fils. Il s'attacha dés l'enfance à ſervir, & à aimer ce ſouverain Maître, & Dieu laiſſa voir dés ſon enfance des traits éclatans de l'amour *II. Point.*

ſpecial, qu'il avoit pour luy. Il glorifia Dieu, & ſe ſanctifia comme Moyſe par ſa douceur & par ſa foy: *Eccleſ.45. 4.* *In Fide & lenitate ipſius ſanctum fecit illum*; & Dieu ſembla l'avoir choiſi, comme Moyſe, parmi les Hommes, pour en faire un Prince predeſtiné: *Et elegit eum ex omni carne.* Deux veritez, qui vont vous convaincre, qu'il a aimé Dieu, & qu'il en a été aimé: *Dilectus Deo.*

Je dis premierement, qu'il glorifia Dieu, & ſe ſanctifia comme Moyſe par ſa douceur, & par ſa foy. Comment cela? Il ſçavoit d'une part, que Dieu veut des Adorateurs en eſprit, & en verité. Il s'appliqua donc à regler ſon cœur & ſes mœurs par ſa douceur & ſa moderation: *in lenitate.* Il ſçavoit d'ailleurs, qu'un Prince donné en ſpectacle à tout un grand

Peuple, étoit redevable à tous d'une vie édifiante. Il s'appliqua donc à manifeſter ſa foy par un fidele accompliſſement des devoirs de la Religion : *in Fide.* La douceur ſanctifia ſon cœur & ſes mœurs ; la Foy ſanctifia ſes actions : l'une & l'autre le rendit agreable à Dieu.

Pour ſes mœurs, quelle regularité ? Laiſſerent-elles quelque priſe legitime à la mediſance ? Comme tout fut ſaint & ſans tâche dans les premieres années de ſa vie, il porta au Mariage une pureté parfaite, & l'y conſerva toûjours par ſa chaſte union avec une ſage & charmante Princeſſe, qui quoy qu'iſſuë d'une Maiſon illuſtrée par tant de Trônes, qu'elle occupe aujourd'huy, & par tant d'Empereurs & de Rois qui en ſont ſortis, étoit encore plus illuſtre par ſa pieté, que

par ſa naiſſance. Quel Prince fut dans tout le cours de ſa vie d'une droiture, & d'une probité plus inviolable? Plus modeſte dans ſes airs, & dans ſes diſcours? Plus ami de la verité, & plus ennemi de tout artifice? On voyoit reluire en luy une pudeur aimable, certains traits de candeur & d'innocence, qui exprimoient parfaitement la beauté de ſon Ame, & l'integrité de ſes mœurs.

Et comme le deſordre de nos mœurs vient toûjours du déreglement de nos paſſions, il s'étudia de bonne heure à moderer les ſiennes. On ne vit preſqu'en luy, que de ces heureux penchans, qui portent au bien. Il n'eut pas même d'ardeur pour regner, paſſion funeſte, qui de tout tems a bouleverſé des Etats, & foulé aux piés les droits

les plus ſacrez : mais paſſion, comme je l'ay déja montré, dont le Dauphin ne laiſſa jamais voir aucun veſtige, ni dans ſes diſcours, ni dans ſes actions.

Qu'un Prince eſt grand, quand il ſçait ne regarder, qu'avec un œil indifferent, une Couronne prête à tomber ſur ſa tête! Qu'un Prince, qui par nobleſſe & par grandeur d'Ame ne montre nul empreſſement pour regner, merite de regner! Si Ceſar vouloit tenter ma moderation, il ne devoit pas m'ofrir moins qu'un Empire, répondit autrefois un Philoſophe d'une vertu Stoïque, à qui ce Prince tendoit un piege, par des ofres capables d'exciter ſon ambition : *Si tentare me conſtituerat, toto illi fui experiundus Imperio.* Voilà l'épreuve, où fut miſe la moderation de MONSEIGNEUR. Une Cou-

Senec. de Benef. l. 7. c. 2.

ronne s'offre à luy, & quelle Couronne? Une Couronne, qui donne un empire abſolu ſur une Nation idolâtre de ſes Rois : il ne ſe permet pas : que dis-je? il n'eſt pas même tenté de la deſirer. C'eſt le ſouverain degré de la moderation Chrêtienne.

De là vint cette égalité d'Ame, qu'il garda juſqu'au bout, & qui ne fut jamais, ni troublée par les ſurpriſes de la colere, ni alterée par les chagrins inévitables en toute condition. Non qu'il manquât de ſenſibilité, comme l'ont pû ſoupçonner ceux, qui ne reconnoiſſoient, que des Vertus de temperament; mais c'eſt qu'il avoit appris du Sage, que l'Homme patient vaut mieux que le brave, & que celuy, qui commande à ſes deſirs, vaut mieux que celuy, qui prend des

Prov. 16. 32.

Villes. On ſçait d'ailleurs, combien il s'anima, quand le bien de l'Etat ou de la Religion ne luy permit, ni de ſe calmer, ni de ſe taire; & avec quelle hauteur d'Ame il opina dans le Conſeil, quand il fallut, & ſoûtenir ſes droits inconteſtables à la Monarchie d'Eſpagne, & reconnoître un jeune Roy, qui ne trouve aujourd'huy des Sujets infideles, que parce qu'il eſt fidele à ſa Religion. Luy échapa-t-il enfin, même dans la plus vive jeuneſſe, aucun de ces excez des paſſions humaines, auſquels les Grands ne ſont que trop ſujets, & qui rendent la grandeur auſſi odieuſe que mépriſable: la Sageſſe maîtreſſe de ſon Ame s'en empara dés le premier âge, & ne l'abandonna jamais. C'eſt ainſi qu'il regla ſes mœurs, & qu'il les ſanctifia comme Moyſe par ſa douceur

Le Roy d'Angleterre.

& ſa moderation : *In lenitate ipſius ſanctum fecit illum.*

J'ajoute, qu'il ſe ſanctifia encore comme luy par la Foy : *in Fide.* Quel ſentiment eut-il de ſa Religion, & quel zele à en pratiquer les ſaints exercices? Non content de faire taire devant luy l'impieté, il prit en main la cauſe de Dieu. Quand il fut queſtion de rompre par la ſuppreſſion de l'Edit de Nantes, ce mur de diviſion, qui ſeparoit de nous nos Freres, & de raſſembler Iſraël diſperſé, balança-t-il à opiner avec force, à porter le coup fatal à l'Hereſie, qui s'étoit armée contre l'Etat? Eut-il égard à ces timides circonſpections, que les faux prudens du Siecle ſuggeroient & que l'Evangile ne connoît pas? Non Meſſieurs, autant qu'il gemiſſoit de voir, que la Foy de nos

Peres

Peres ſe fut alterée par le mélange de l'erreur, autant il ſe réjoüit de voir les Troupeaux ſe réünir avec leurs Paſteurs, & n'avoir plus qu'un Dieu, un Roy, un Chef viſible Vicaire de Jeſus-Chriſt.

Mais ce zele de la Religion fut-il ſterile en bonnes œuvres? Remarquez, Chrêtiens, qu'il s'agit ici d'un Prince, qui pouvoit s'affranchir de cent devoirs gênans, dont il n'avoit de compte à rendre, qu'à Dieu ſeul. Cependant qui fut plus ponctüel que luy, à payer à Dieu chaque jour le tribut de ſes loüanges? Quelle aſſiduité à luy faire ſoir & matin ſa cour, en donnant regulierement un certain tems à la priere? Quelle attention aux ſaints Myſteres, dont ni affaire, ni incommodité, ni marche d'Armée ne luy permit jamais de s'abſenter? Que ſa modeſtie

alors aux piez des Autels répondoit bien de la ſincerité de ſa Religion ? Jamais s'abſtint-il aux Fêtes ſolennelles de participer à la Divine Euchariſtie, & avec quel ſoin s'éprouvoit-il, ſelon l'ordre de S. Paul, pour n'en approcher pas indignement ? Quel compte rigoureux ſe demandoit-il de ſes actions ? Avec quelle amertume en repaſſoit-il le détail dans ſon eſprit? Rien n'échapoit ni à ſa vûë, ni à ſes regrets. Avec quelle auſterité pratiquoit-il les jeûnes & les abſtinences de l'Egliſe, ſur leſquelles, écoutez ceci Chrêtiens de tout étât, il ne ſe relâcha jamais juſqu'au milieu des fatigues d'une Campagne, ſe privant même des adouciſſemens, que tout autre ſe ſeroit crû permis, & que la flaterie jugeoit neceſſaires ? Auſterité d'autant plus meri-

toire, que rien ne luy manquoit de ce que peut fournir une Cour delicieuſe. Voyez dans un ſeul exemple, juſqu'où alloit ſa ſcrupuleuſe exactitude à garder les Loix de l'Egliſe. Lors qu'il commandoit nos Armées en Allemagne, un jour conſacré par l'abſtinence, aprés une longue, & penible marche, la prévoyance de ſes Officiers s'étant trouvée courte, faute de maigre on luy ſervit gras. Il eut horreur de rompre l'abſtinence, dont il fut toûjours trés-religieux obſervateur. On eut beau luy remontrer, qu'ayant fatigué tout le iour dans des chemins difficiles, & ſous un Soleil brûlant, il pouvoit, & même devoit ſe relâcher de cette ſeverité, & ménager, plus qu'il ne faiſoit, une ſanté auſſi pretieuſe que la ſienne; indigné, comme Elea-

zar, de ces ménagemens, qui ſous le frivole pretexte de ſanté font violer les Loix les plus ſaintes, il rejetta les viandes défenduës, & ſe contenta de quelques legumes: *Non deſtinavit admittere illicita propter vitæ amorem.* Qu'un jeune Prince, nourri dans les delices de la Cour, ait preferé, parmi la licence des armes, l'exacte obſervance du Precepte de l'Egliſe au plaiſir de ſatisfaire ſon goût; quel fonds de Religion! Avec quelle charité, ou plûtôt avec quelle profuſion répandoit-il ſes dons dans le ſein des Pauvres, juſqu'à exciter les murmures des Confidens de ſes aumônes, à qui il paroiſſoit prodigue? Faut-il s'étonner aprés cela, qu'un Prince ſi fidele à Dieu, en ait été ſi cheri? *dilectus Deo.*

2. *Macab.* 6. 20.

Admirez preſentement, Chrê-

tiens, les graces ſingulieres, dont Dieu le favoriſa : mais ne croyez pas, que je mette ici au rang des faveurs du Ciel, ni ſon auguſte naiſſance, ni ſa grandeur ſupreme ; je ſçay, que ces biens ne ſont pour la plûpart des Princes, que des ſujets de tentation & de chûte, & qu'ils ne furent des dons de Dieu pour le Dauphin, que par le mépris ou l'uſage fidele qu'il en fit. Le don par excellence, qu'il reçût du Ciel, eſt, que Dieu ſembla l'avoir choiſi, comme Moyſe, parmi les Hommes, pour en faire un Prince predeſtiné : *Et elegit eum ex omni carne.*

Je ſçay, que les maledictions lancées par Jeſus-Chriſt ſur les Riches, & les Puiſſances du Siecle, doivent toûjours faire trembler pour eux ; & que la ſituation des

Princes eſt d'autant plus triſte par rapport au ſalut, qu'elle eſt plus brillante, & plus digne d'envie ſelon le Monde. Mais pourquoy Dieu, qui pour l'honneur de la Royauté & de la Religion a ſanctifié les Henris, les Ferdinands & les Loüis, n'auroit-il pas eu des vûës particulieres de miſericorde ſur MONSEIGNEUR? Il les a euës en effet, & les obſtacles, que ce Prince a trouvez dans ſon état par rapport à une vie Chrêtienne, n'ont ſervi, qu'à manifeſter & les benedictions, dont Dieu l'a comblé, & les dangers, dont il l'a preſervé. Deux marques ſenſibles, auſquelles vous allez reconnoître en luy le caractere d'un Prince predeſtiné: *dilectus Deo.* Suivons-le depuis le berceau juſqu'au lit de la mort, & admirons en luy l'œuvre de Dieu.

Quels ſont donc les traits de predilection, qui ont éclaté en MONSEIGNEUR ? C'eſt premierement en ce que Dieu, qui tient entre ſes mains les cœurs des Princes, luy en a formé un ſelon le ſien, un cœur docile, comme celuy de Salomon, qui ſe portoit au bien par une impreſſion ſecrete ; voilà le premier fondement de nos eſperances ſur ſon ſalut, le plus beau naturel, qu'on ait peut-être jamais vû en aucun Prince : don pretieux dans l'ordre de la predeſtination. 3. *Reg.* 3. 9.

L'éducation perfectionne le naturel, ou le rectifie, autre faveur du Ciel. La Providence, pour accomplir ſur MONSEIGNEUR les deſſeins de ſa miſericorde, luy fit recevoir, avec le plus pur ſang du Monde, les plus ſaintes inſtructions. Une ſainte Reyne, qui ne

cherchoit, comme Eſther, qu'à ſe dérober au Monde, & qu'à répandre ſon Ame devant le Seigneur, luy fit tourner ſes premiers mouvemens vers cette Sageſſe, qui preſide aux Conſeils des Princes, & elle, qui preferoit à ſa Dignité de premiere Reyne du Monde, celle de Servante du Seigneur, auroit bien mieux aimé, comme Blanche de Caſtille, voir ſon Fils mort, que de le voir ſoüillé d'un ſeul peché mortel: Sauvez, Seigneur, diſoit-elle ſans ceſſe à Dieu, ſauvez le Fils de vôtre Servante: *Salvum fac Filium Ancillæ tuæ.*

*Pſ.*83. 16.

De là vint cette crainte du Seigneur, qu'elle luy fit ſucer avec le lait. Quelle merveille donc, qu'un Prince né avec de ſi heureuſes inclinations, perfectionnées par tant de leçons & d'exemples de

Vertu, ait paru dés l'enfance enrichi des treſors de la Grace? Mais quel fruit ne promettoit pas un ſi heureux fonds de Religion, cultivé encore par deux excellens Maîtres? l'un en qui on voyoit reluire la probité antique, & un caractere de rectitude, qui ne ſçût jamais, ni plier, ni ſe dementir; l'autre d'une étenduë de genie & de ſçavoir égale à celle de ſon zele pour la Foy. Avec quel profit reçût-il les impreſſions de verité & de pieté, que ces deux Anges adminiſtrateurs prépoſez à ſa garde, mirent en luy? Il n'eut, pour ſe former à la Religion, qu'à les entendre parler, & à les voir agir; il n'eut qu'à jetter les yeux ſur ſa Mere, & qu'à l'imiter, pour ne s'écarter en rien du ſentier des Juſtes: quel don du Ciel! Education ſainte, grace ineſtimable

Mr le Duc de Montauſier.

Mr l'Evêque de Meaux.

dans l'œconomie du ſalut !

L'experience nous apprend, que les Enfans ſont ſouvent pour leurs Parens une ſource de chagrins, & même de reprobation ; autre trait bien marqué de la protection de Dieu ſur MONSEIGNEUR : il luy donna trois Princes, & quels Princes ? L'un deſtiné au Trône, l'autre déja Roy, le troiſiéme ſi digne de l'être. Le premier, qui remplace aujourd'huy MONSEIGNEUR dans le cœur du Roy, n'a-t-il pas fait voir, à meſure qu'il croiſſoit en âge, l'intelligence & les mœurs d'un Ange ? Outre la valeur hereditaire au Sang Royal des Bourbons, quelle étenduë de connoiſſance, quelle ſageſſe, quelle moderation, quelle pieté ne fait-il pas éclater dans ſa conduite ? Quelle joye pour vous, Auguſte Pere, de voir un Fils ſi digne

de gouverner, moins ébloüi de la ſuperiorité de ſon rang, qu'appliqué à s'inſtruire des obligations, qui y ſont attachées, mépriſant les amuſemens prophanes, & ne s'occupant, qu'à chercher dans les ſaints Livres des leçons & des exemples de vertu? Le ſecond, à qui il a abandonné tant de Couronnes, a-t-il moins été les délices & la gloire de ſon Pere? Prince charmant, en qui l'on voit briller à travers l'éclat de la Royauté, qui le fait reſpecter, mille graces, qui le font aimer: Prince toûjours par ſon grand cœur au deſſus de ſes proſperitez, & de ſes malheurs, qui s'attire déja, & comme ſon Pere, l'amour des Peuples par les charmes de ſa douceur; & comme ſon Ayeul, l'eſtime & l'admiration d'un Monde entier, par le concours de

toutes les Vertus Royales, & Chrê-tiennes. Le troiſiéme, en qui MONSEIGNEUR s'eſt vû renaître, comme dans ſa parfaite image, ne juſtifie-t-il pas avec les Princes ſes Freres, les oracles de la Sageſſe, que les Princes ſages & vertueux laiſſent une poſterité, qui leur reſſemble, & qui fait leur gloire ?

Eccleſ. 44. 11.

Mais le principal trait de la protection Divine ſur le Dauphin, & qui éface tous les autres, eſt que Dieu ait prolongé les jours du Roy, & le luy ait conſervé juſqu'à ſa mort, comme un Ange tutelaire toûjours viſible, qui préſidoit à ſes mœurs, & qui le guidoit par ſa ſageſſe & par ſes conſeils. Quel avantage pour MONSEIGNEUR, d'avoir été ſpectateur continüel des merveilles d'une ſi belle vie! Comment la vertu ne ſe ſeroit-elle pas

gravée dans ſon cœur, lors qu'il voyoit toûjours, & de ſi prés, cette merveilleuſe ſageſſe, avec laquelle ce grand Roy ſçait faire de ſa Maiſon Royale, & de ſes vaſtes Etats, comme une ſeule Famille réünie ſous ſon Chef? Cette conſtante & immuable regularité dans tous les devoirs de Roy, & de Chrêtien, que rien n'eſt capable de déranger; cette uniformité de conduite, cette égalité, cette fermeté d'Ame, cét ordre invariable de ſes actions, que rien ne peut troubler; ce genereux attachement à la Foy de ſes Peres, qui luy a fait exterminer l'Hereſie au hazard d'une Guerre Civile, tant deſirée, & ſi ſouvent tentée par ſes Ennemis; ce zele ſi pur, qui le rend plus attentif à étendre le Royaume de Dieu, que le ſien propre; ce reſpect, & cét amour filial pour

le Saint Siege & pour le Vicaire de Jeſus-Chriſt, dont il ſoûtient en toutes rencontres les droits ſacrez avec plus d'ardeur, que ceux de ſa Couronne ; cette pieté ſi tendre & ſi reſpectueuſe aux piez des Autels, ſeule capable de ſanctifier ſa Cour ; cette invincible force d'Ame dans les plus grands revers de la Fortune, qui n'ont ſervi, qu'à donner un nouveau luſtre à ſa vertu, & à ajouter à la gloire de ſon Regne la ſeule, qui manque à un Prince toûjours heureux. Si l'exemple des Grands, que nous reverons ; des Sages, que nous eſtimons ; des Parens, que nous aimons, nous frape, nous entraîne ; quelle force dût avoir ſur l'Eſprit de MONSEIGNEUR l'exemple toûjours preſent à ſes yeux du plus grand des Rois, du plus ſage des Hommes, du plus tendre des Pe-

res, ajoûtons, du plus religieux des Princes? Ah! puiſſe-t-il ce grand Roy, n'aller réjoindre de long-tems ce cher Fils, pour achever de ſanctifier les trois Princes ſes Petits-Fils, qui ſont, ſelon la parole du Sage, la gloire, & la Couronne de ſa vieilleſſe: *Corona Senum, Filii Filiorum.* Or que MONSEIGNEUR ait paſſé & fini ſa vie dans cette Ecole de Sageſſe, ſous un ſi cher & ſi grand Maître, n'eſt-ce pas l'un des traits les plus viſibles de la protection de Dieu ſur luy? *Prov.17. 6.*

Ne diſſimulons pourtant pas dans cette Chaire de verité, que malgré tant de moyens de ſalut, il eut à expier certaines fragilitez preſque inévitables dans la vie molle & diſſipée de la Cour; un peu trop de vivacité pour la chaſſe, pour les ſpectacles, pour quelques au-

tres vains amuſemens du Siecle. C'eſt ici, Chrêtiens, où va ſe developer le ſecret de ſa predeſtination, & c'eſt par où je vais finir, en montrant avec quelle bonté la Providence le ſauva des dangers, où il auroit pû ſe perdre ; encore un moment d'attention.

Dieu, qui vouloit, que ce Prince n'eut d'attachement que pour luy, permit il y a quelques années, qu'il fût ſurpris d'un accident ſoudain, qui le conduiſit en peu d'heures juſqu'aux portes de la mort. C'eſt ici, encore une fois, mon Dieu, que je reconnois les tendres ſoins de vôtre aimable providence ſur ce Prince. A peine fut-il revenu de cét état mortel, qu'il ouvrit les yeux, & qu'il fut éfrayé de la profondeur de l'abîme, d'où la miſericordieuſe main de Dieu venoit de le retirer.

Alors

Alors le charme ſe rompit, & toute l'illuſion des joyes du Siecle diſparut à ſes yeux. Il comprit, qu'il ne devoit plus compter ni ſur la jeuneſſe, ni ſur la vigueur du temperament. Il connut la fragilité de ces frivoles joyes, qu'une mort ſoudaine peut nous ravir à chaque moment de la vie. Excité par un avertiſſement ſi ſalutaire & ſi fort, il reſolut de s'attacher deſormais uniquement à Dieu ; & cette reſolution animée de l'Eſprit de Dieu, fut ſi ferme, que depuis ce tems-là juſqu'à celuy de ſa mort, il n'a plus penſé, qu'à ménager avec ſoin les occaſions de travailler à ſon ſalut. Quelle grace, Meſſieurs ! Pluſieurs années d'une vie fervente & Chrêtienne, ne ſont pas données à tout le Monde : c'eſt le partage ordinaire des Predeſtinez.

Mais rien ne marque mieux l'attention de la même Providence ſur ce Prince, que le ſoin, qu'elle prît de le preſerver, le diray-je, & me le paſſerez-vous, Mondains idolâtres des grandeurs du Siecle? que le ſoin, qu'elle prît de le preſerver de la Royauté, & des dangers, qui en ſont inſeparables. Ouy, Chrêtiens, ſelon les principes de nôtre Religion, c'eſt peut-être le plus inſigne bienfait, qu'il ait jamais reçû de la main de Dieu. Il eſt vrai, que Dieu en établiſſant la diverſité des conditions, a diverſifié ſes graces, & les a aſſorti aux beſoins de chacun; mais il eſt vrai auſſi, qu'il y a mille ſujets de trembler ſur les perils attachez à la condition des Rois, & que tout conſpire à les corrompre. Redoutables écuëils, où la ſainteté de David,

la ſageſſe de Salomon, la vertu des Princes les plus precautionnez ont échoüé. Loüons Dieu, mes chers Auditeurs, qui a abregé les tentations de MONSEIGNEUR avec ſes jours, & comptons pour l'une des plus ſignalées faveurs du Ciel, de l'avoir garanti des pieges, qui environnent de toutes parts le Trône des Souverains. Eh! qui ſçait, ſi ce Prince, qui regla ſi bien ſes deſirs dans ſon état de dépendance, eût auſſi bien reglé ſon autorité dans le pouvoir ſupreme? Auroit-il crû, comme le Sage, que regner c'eſt ſervir Dieu, devant qui les Rois n'ont de rang que par leur vertu? Eût-il penſé, qu'il n'étoit à la tête d'un grand Etat, qu'afin de pourvoir en Pere, plûtôt qu'en Maître, aux beſoins de ſes Sujets; qu'il répondroit également à Dieu,

& du bien, qu'il ne feroit pas, & du mal, qu'il n'auroit pas empêché de faire? Helas! tout eſt piege à qui ne veille pas ſur le Trône, où il eſt aſſiegé de toutes les paſſions.

Je revere la hauteur de vôtre place, écrivoit autrefois S. Bernard au premier Souverain de l'Univers: *Conſidero faſtigium Dignitatis*; mais je ſuis éfrayé de la terrible chûte, dont elle vous menace: *ſed caſum vereor.* En effet ſe trouver perſonnellement chargé des pechez d'une Nation entiere, avoir ſous ſoy pluſieurs millions d'Hommes, qui pechent, pour ainſi parler, ſur ſon compte, eſt-il un peril plus affreux que celuy-là? Royauté ſi ébloüiſſante, ſi recherchée des aveugles Mortels, que tu es formidable aux yeux de la Foy! Or que MONSEIGNEUR pendant prés de

Ep. 237.

cinquante ans ſe ſoit trouvé ſi prés du Trône, & que Dieu par une bonté ſpeciale l'ait délivré de la Royauté, c'eſt-a-dire, des dangers les plus redoutables à une Ame Chrêtienne, eſt-il une grace plus marquée? Dieu donc ne luy a refuſé une Couronne paſſagere, que parce qu'il vouloit le couronner dans ſes miſericordes éternelles: *Qui coronat te in miſericordia & miſerationibus.* Un Prince, à qui la Providence prend ainſi ſoin d'aplanir, de faciliter, d'aſſurer les chemins de la Vertu, ne doit être regardé, que comme un de ces Hommes choiſis, que Dieu conduit comme par la main au ſalut éternel: *Elegit eum ex omni carne.* *Pſ.*102.4.

Il ne reſtoit plus au Dauphin de France, pour comble de gra-

ces, que d'être affermi dans le bien, ſans être expoſé à ces triſtes retours de la juſtice à l'iniquité. Or n'avons-nous pas ſujet de preſumer, que ce don de Dieu, la conſommation de tous les dons, luy a été accordé? Non, Meſſieurs, ce n'eſt point l'effet du hazard, qu'il ait été attaqué le lendemain du ſaint jour de Pâques, & emporté ſoudainement peu de jours aprés: ces heureuſes circonſtances ont été ménagées par la Divine Providence, qui luy a preparé par là une mort également ſainte & tranquille.

Mort ſainte. Un Prince, qui meurt, aprés avoir pleuré ſes pechez avec toute l'amertume d'un cœur contrit, & s'être fortifié du pain des Anges deux jours avant ſa derniere maladie; un Prince, qui meurt dans le tems Paſchal, ce

tems ſi ſpecialement ſanctifié par la pieté des Chrêtiens, & où recemment reconcilié avec ſon Dieu, il portoit ſans doute encore dans ſon cœur le pretieux treſor de la Grace; un Prince, dis-je, qui meurt dans de ſi heureuſes circonſtances, ne meurt-il pas en predeſtiné ?

De là vint, que ſa mort fut auſſi tranquille, que ſainte. *Helas !* dit-il à un de ſes Confidens, qui le flatoit d'une promte & entiere gueriſon, *je n'aurois nulle peine à mourir, parce qu'il me ſemble, que ma conſcience ne me reproche rien, & que ſi Dieu diſpoſoit de moy, il me feroit miſericorde.* Ah ! partez Ame Chrêtienne, Ame predeſtinée, rompez les liens de cette chair mortelle, qui vous retient; la Terre n'eſt plus pour un Prince ſi dégagé de toutes les choſes terreſtres.

Je vois déja les Portes de l'Eternité, qui s'ouvrent pour vous recevoir; voilà les Anges, qui viennent à vôtre rencontre, pour vous porter dans le ſein d'Abraham. Ah! Chrêtiens, enviez, non la vie éclatante de ce Prince, mais une ſi ſainte & ſi pretieuſe mort. Il ne s'eſt pas vû mourir, il eſt vray; mais c'eſt que s'étant preparé à la mort pendant pluſieurs années, & recemment par la celebration de la ſainte Pâque, peu importoit, qu'à de ſi longues, & de ſi ſaintes preparations, il ajoûtât la preparation ſuperficielle, & precipitée de quelques momens. C'eſt que Dieu le voyant dans l'heureux état de la Grace, n'a pas voulu l'expoſer aux combats toûjours incertains d'une longue, & douloureuſe agonie.

Dieu par un juſte, mais terri-

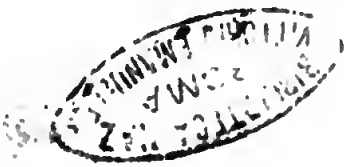
ble jugement, livre aux frayeurs de la mort ces Ames ſenſuelles, qui ſe ſont livrées aux delices d'une vie molle & voluptueuſe: mais il a voulu, que nôtre Prince predeſtiné eût tout le merite d'une ſainte mort, ſans en reſſentir les horreurs; content des ſoins, qu'il avoit apportez à purifier ſa conſcience, il a voulu luy épargner les allarmes d'une conſcience timorée; voulant être Maître de toute ſa tendreſſe, il n'a pas voulu, qu'il s'attendrît trop à la vûë d'un Pere & de deux Enfans deſolez. Il a voulu qu'il mourût, comme il avoit vécu, avec la douceur & la ſerenité d'une Ame tranquille,& exemte du trouble des Pecheurs; qu'il mourût, comme Moyſe, dans la paix & dans le baiſer du Seigneur.

Helas! au premier bruit de ſa

maladie, chacun de nous offroit ſa vie pour prolonger la ſienne : mais Dieu, qui voyoit la preparation de ſon cœur, penſa plus à achever en luy l'ouvrage de ſa miſericorde, qu'à exaucer nos vœux, qui peut-être s'oppoſoient à ſon ſalut. Il aima mieux nous conſterner, en l'appellant à luy, que nous conſoler en le rendant à nos prieres. Ne pleurons-donc pas ce Prince fortuné, à qui Dieu, pour une Couronne corruptible, qu'il a mépriſée, a donné cette Couronne incorruptible, cette Couronne de juſtice, dûë, non pas à ſa naiſſance, mais à ſes bonnes œuvres. Il ſeroit contre les vûës de Dieu, de nous abandonner ſans meſure aux regrets, comme les Infidelles, qui ſont ſans eſperance, comme ſans foy. Pleurons plûtôt ſur nous, mes chers

Auditeurs, nous qui avec les facilitez, que nous laiſſe nôtre état, en rempliſſons ſi mal les devoirs; & adorons les deſſeins de Dieu ſur un Prince, qui malgré les obſtacles de ſa grandeur, s'eſt ſi peu écarté des voyes de Dieu. Comme luy ſoyons doux, humains, compatiſſans. Comme luy reglons & ſanctifions nos mœurs, accompliſſons fidelement tous les devoirs de la Religion: comme luy nous ſerons aimez des Hommes, & cheris de Dieu dans le tems, & dans l'éternité.

F I N.



HAG 2016023